



**HAL**  
open science

## Montaigne en ses Essais : la naïveté comme idéal

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. Montaigne en ses Essais : la naïveté comme idéal. Montaigne : une rhétorique naturalisée? Colloque d'avril 2017 au Centre de l'Université de Chicago, Paris., P. Desan, D. Knop et B. Perona, Apr 2017, Paris, France. pp.131-144. halshs-04530453

**HAL Id: halshs-04530453**

**<https://shs.hal.science/halshs-04530453>**

Submitted on 3 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Montaigne en ses *Essais* : la naïveté pour idéal

Il faut être bien naïf pour se proposer un tel sujet d'étude. Bien naïf et un brin provocateur pour le proposer ici à des rhétoriciens qui considèrent sans doute la « naïveté » comme un produit de l'art. Bien naïf, peu méthodique et certes présomptueux pour s'y être d'abord aventuré « tout fin seul » avant de collecter ce qui avait pu être écrit par d'autres à ce sujet (James B. Atkinson, Gisèle Mathieu-Castellani, Bernard Sève, Jean Céard<sup>1</sup>), au risque de retrouver chez eux ce qu'on pensait avoir inventé ! Bien naïf et donc assez confiant pour m'en remettre à la bienveillance des auditeurs et lecteurs<sup>2</sup>.

Lorsque les organisateurs de ce colloque m'ont invité à y participer, je me suis tout de suite souvenu des propos peu amènes que Montaigne tient sur la rhétorique, peut-être pour se défaire de son emprise : « Un Rhetoricien du temps passé, disoit que son mestier estoit, de choses petites les faire paroistre et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'une art piperesse et mensongere<sup>3</sup>. » Quand il entend le mot « rhétorique », Montaigne se rêve spartiate, prêt à lever son fouet comme d'autres, de sinistre mémoire, à brandir leur revolver quand ils entendent le mot « culture ». À moins que nous n'ayons la stature d'un Turnèbe, il ne nous prisait guère, nous les professionnels des lettres qui n'étudions, dit-il, que pour le « quest », c'est-à-dire le profit, l'argent, la carrière, et il n'aurait sans doute pas fait sienne l'idée, communément admise aujourd'hui, selon laquelle l'étude doit viser ou permettre une ascension sociale<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> J. Atkinson, « Montaigne and Naïveté », *Romanic Review*, vol. LXIV, n° 4, 1973, p. 245-257 ; G. Mathieu-Castellani, *Montaigne ou la vérité du mensonge*, Genève, Droz, 2000, chap. V (« Un parler simple et naïf »), p. 81-94 ; B. Sève, « Naïveté », notice du *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, dir. P. Desan, Paris, Champion, 2001 (2007), p. 808-809 ; J. Céard, « La quête montaignienne de la simplicité », dans *De l'ordre et de l'aventure : langue, littérature, francophonie. Hommage à Giovanni Dotoli*, dir. A. Rey et P. Brunel, Paris, Hermann, 2014, p. 83-89. Voir aussi Daniel Ménager, « Improvisation et mémoire dans les *Essais* », dans *Rhétorique de Montaigne*, Actes réunis par F. Lestringant (Colloque de la Société des Amis de Montaigne, Paris, 14-15 décembre 1984), Paris, Champion, 1985, p. 101-110 ; Michel Magnien, « Montaigne et le sublime dans les *Essais* », dans *Montaigne et la rhétorique*, Actes réunis par J. O'Brien, M. Quainton et James J. Supple (Colloque de St Andrews, 28-31 mars 1992), Paris, Champion, 1995, p. 27-48. La conférence donnée par Jean Balsamo le 6 juin 2016 à l'École Normale Supérieure dans le cadre de journées d'étude sur les « Naïvetés » (« Naïveté et éthos noble dans les *Essais* de Montaigne ») n'a pas encore été publiée à ce jour (21 avril 2017).

<sup>2</sup> Montaigne m'a appris à parler à la première personne, choix plus modeste qu'il n'y paraît.

<sup>3</sup> Montaigne, *Les Essais*, éd. J. Balsamo, M. Magnien et C. Magnien-Simonin [2007], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014, Livre I, Chapitre 51, « De la vanité des paroles », p. 324. On peut aussi, pour comparaison, consulter Montaigne, *Les Essais*, édition de Pierre Villey dite « Villey-Saulnier » (désormais VS) selon l'Exemplaire de Bordeaux (désormais EB), [1924, 1965], PUF, « Quadriges », 1988, p. 305 (recherche de pagination effectuée, ainsi que les suivantes, sur le site « themontaigneproject »). Sauf indication contraire, les citations du présent article sont conformes au texte de 1595 tel qu'édicté dans la nouvelle Pléiade et les références données entre crochets : par exemple ici [I,51, 324 (VS 305)].

<sup>4</sup> On connaît la fameuse déclaration du chapitre « De trois commerces », sorte de *curriculum vitae* intellectuel singulièrement concis : « J'estudiai jeune pour l'ostentation ; depuis, un peu pour m'assagir : à cette heure pour m'esbatre : jamais pour le quest [substitué à « gain » sur EB] » [III, 3, 871 (VS 829)]. On pense aussi à celle-ci, qui n'est sans doute pas qu'une boutade de la part de celui qui dit ailleurs détester les « troignes magistrales » : « J'ay veu en mon temps, cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université : et lesquels j'aïmerois mieux ressembler. » [II, 12, 513 (VS 487)]. Et encore celle-ci, où se manifeste un véritable mépris de classe, à moins qu'on ne préfère imputer ce propos à l'éthos noble des *Essais* : « il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout a faict a l'estude, que les gents de basse fortune, qui y questent des moyens à vivre. Et de ces gents-là, les ames estans et par nature, et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faucement le fruit de la science. Car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a

J'ai pensé aussi à tel avertissement qui pourrait concerner particulièrement notre colloque : « Je sçay bien, quand j'oy quelqu'un, qui s'arreste au langage des Essais, que j'aimeroye mieux, qu'il s'en teust. Ce n'est pas tant eslever les mots, comme deprimer le sens : d'autant plus picquamment, que plus obliquement. » [I, 39, 255 (VS 251)]. Les deux adverbes font sans doute allusion au geste du fantassin perçant de sa pique, et au défaut de la cuirasse, le cavalier sous lequel il s'est glissé. Obliquement, donc mortellement. Quant à cette réplique, elle vaut sans doute autant pour les écrits de Montaigne que pour la conduite de sa vie : « Ceux qui disent communement contre ma profession, que ce que j'appelle franchise, simplesse, et naïveté, en mes mœurs, c'est art et finesse : et plustost prudence, que bonté : industrie, que nature : bon sens, que bon heur : me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent. Mais certes ils font ma finesse trop fine. » [III, 1, 835 (VS 795)]. Une phrase à placer en épigraphe de toute étude sur Montaigne...

Faut-il, après cela, emboîter le pas à Badius qui ne voyait dans les *Essais* qu'« application » et « préméditation assez travaillée » sous le couvert d'une nonchalance factice<sup>5</sup> ? Ou encore à Malebranche, pour lequel est dangereuse et manipulatrice « la manière d'écrire d'un auteur » qui, parce qu'elle nous « touche », « réveille nos passions d'une manière imperceptible<sup>6</sup> » ? — Ou bien, au contraire, comme je le crois, n'y a-t-il pas dans la « naïveté » telle que la conçoit Montaigne quelque chose qui résiste ou échappe, au moins en partie, à l'art d'écrire, de l'ordre du désir, nostalgique ou utopique ? Peut-être même pourrait-on parler d'idéal, comme le propose mon titre, et comme l'avait déjà suggéré avant moi G. Mathieu-Castellani, après avoir pourtant rappelé combien cet auteur « nous abuse en nous demandant de croire qu'il écrit comme il parle<sup>7</sup> ».

Sous des graphies diverses et en tenant compte de ses dérivés, le lexème « naïf » (du latin *nativus*, « natif », « inné ») est présent 56 fois sur l'Exemplaire de Bordeaux<sup>8</sup> et 54 dans *Les Essais* posthumes de 1595. La plupart du temps (28 fois), comme adjectif accordé, soit masculin soit féminin, au singulier et au pluriel ; une fois comme adjectif substantivé pour désigner le négligé vestimentaire et langagier<sup>9</sup> ; 7 fois comme adverbe ; 15 fois comme substantif (« naïveté »), dont une au pluriel pour évoquer les grâces de la poésie populaire<sup>10</sup>.

---

point : ny pour faire voir un aveugle. » [I, 24, 146 (VS 141)]. « Et *zon* sur le nez du sagouin », diraient en chœur et Marot et Montaigne !

<sup>5</sup> Dominique Baudier, dans Olivier Millet, *La première réception des Essais de Montaigne (1580-1640)*, Paris, Champion, p. 156-157.

<sup>6</sup> Cité par J. Atkinson, art. cit., p. 245.

<sup>7</sup> G. Mathieu-Castellani, *op. cit.*, p. 94.

<sup>8</sup> Du moins selon la *Concordance* de Roy E. Leake (Genève, Droz, 1981), qui prend en compte le texte de l'édition Villey-Saulnier, non celui d'EB à proprement parler.

<sup>9</sup> « J'ay volontiers imité cette desbauche qui se voit en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens. Un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, et nonchallante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler [...] nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant [*i.e.* négligeant]. » [I, 25, 178 (VS 172)]. Propos ambigu. Si, en effet, l'exemple de la décontraction d'autrui est ainsi contagieux, c'est qu'il ramène chacun à celle qu'il adopte naturellement quand il est seul. Mais l'adopter en société, cela relève plutôt de l'art et de la mode.

<sup>10</sup> « La poésie populaire et purement naturelle, a des naïvetés et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art. » [I, 54, 332 (VS 313)].

Auteur noble d'un ouvrage qu'il destine à la « moyenne région » des esprits<sup>11</sup>, Montaigne use des mots de la tribu, en évitant, sauf exception (à seule fin de montrer qu'il les connaît quand même ?) les *verba disciplinata* des savants et des « pedants », que ce soit en rhétorique ou en grammaire, en médecine, en architecture ou en théologie. Encore entend-il les revivifier, ces mots d'usage commun, voire les détourner à son profit : « J'ay un dictionnaire tout à part moy. » [III, 13, 1161 (VS 1111)]. N'échappant pas à cette manière de recyclage, « naïf » et « naïveté » font dans les *Essais* l'objet d'une véritable enquête lexicale. Loin d'être donné *a priori*, leur sens « branle » et se cherche en quelque sorte, par approximations successives et sous la forme, le plus souvent, de paires d'adjectifs, adverbes ou noms quasi synonymes<sup>12</sup>, que renforcent parfois la présence d'antonymes. Jamais cependant on n'aboutit à un clair concept, car l'auteur, ici comme ailleurs, se contente de « fantasies », ces idées-images qui ont encore rapport avec l'expérience corporelle de la sensation d'où surgissent les pensées<sup>13</sup>.

La fréquence relative des différentes associations ainsi produites montre que pour Montaigne la naïveté est avant tout simplicité : quand elle qualifie par exemple une beauté sans maquillage, une vertu sans tension, une obéissance sans réticence ni arrière-pensée, une douceur et une clémence sans calcul (celles de César), un parler ou une écriture dépourvue de cette éloquence ostentatoire qui détourne vers elle une attention qu'on ferait mieux d'appliquer aux objets qu'elle offusque. Analogues à celles qui caractérisent explicitement le Nouveau Monde, ces déterminations négatives de la « naïveté » soulignent son accointance avec la pureté, la nudité, l'origine, la nature et l'enfance. Plus on remonte vers la naissance des êtres et des choses, plus on a quelque chance de la rencontrer. La sagesse « verte, gaye, naïfve » de Montaigne jeune avait, de son propre aveu, plus d'éclat et de grâce que la sagesse « cassee, grondeuse, laborieuse » de Montaigne vieillissant [III, 3, 858 (VS 816)].

La naïveté est aussi associée à la « franchise » ou liberté, exigence qui, selon La Boétie, existait chez l'homme originel comme on la trouve, encore intacte ou presque, chez les bêtes : « Reste donc la liberté être naturelle [...] Et si d'aventure nous faisons quelque doute en cela, et sommes tant abâtardis que ne puissions reconnaître nos biens, ni seulement nos naïves affections, il faudra que je monte les bêtes brutes en chaire pour nous enseigner notre nature et condition. Les bêtes, si les

<sup>11</sup> « [S]i ces *Essays* estoient dignes, qu'on en jugeast, il en pourroit advenir à mon advis, qu'ils ne plairoient guere aux esprits communs et vulgaires, ny guere aux singuliers et excellens : ceux-là n'y entendoient pas assez, ceux-cy y entendoient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region. » [I, 54, 333 (VS 313)]. Le risque, pour ceux qui participent à un colloque universitaire sur les *Essays*, n'est-ce pas, au fond, d'« y entendre trop » ?

<sup>12</sup> Relevé par « strates » effectué selon VS (ici texte modernisé) — [A] : « aller simplement et naïvement [son] train » (139), « beauté simple et naïve » (169), « parler simple et naïf » (171), « vraie et naïve philosophie » (248), « naïve et originelle condition » (261), « naïveté et pureté du langage » (363), « opérations naïves et sans effort » (422), « grâces miennes et naïves » (460), « naïve et franche confession » (486), « vertu simple et naïve » (742) — [B] : « assurance entière et naïve » (130), « vraie et naïve vertu » (697), « la naïveté et vérité pure » (792), « naïve et essentielle soumission » (806), « serviteur de la naïveté et de la liberté » (865) « narrations naïves et droites » (941), « vertu naïve et sincère » (993), « la naïveté et la simplicité » (1037) — [C] : « naïve et simple obéissance » (74), « naïveté et aisance (162), « le naïf et méprisant » (172), « naïvetés et grâces » (313), « plaidoyer naïf et bas » (1054), « naïvement et ordonnément » (1073). Plus rares, les associations de trois termes ne se rencontrent qu'à partir de 1588 : « franchise, simplese et naïveté en mes mœurs » (795 B), « commision expresse, naïve et très principale » (1114 B), « beauté naïve, active, généreuse » (162 C), « sagesse verte, gaie, naïve » (816 C).

<sup>13</sup> « Mes pensees dorment, si je les assis. Mon esprit ne va pas seul, comme si les jambes l'agitent. » [III, 3, 870 (VS 828, avec variante)].

hommes ne font trop les sourds, leur crient : ‘Vive liberté !’<sup>14</sup>. » Faire parler les bêtes, c’est précisément l’un des tours dont use la rhétorique de la naïveté. Montaigne développe une idée voisine, mais sans prosopopée : « Il est aisé à voir, que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c’est la pointe de nostre esprit. Les bestes, qui le tiennent sous boucle, laissent aux corps leurs sentiments libres et naïfs. » [I, 40, 266 (VS 58)]. Les animaux sont de bons modèles de vie pour l’homme en quête d’une nature perdue, simple, vigoureuse, libre et franche, dont l’empreinte, même estompée, est encore chez eux bien visible.

Le mot « franchise » peut encore désigner la droiture et la vérité, à tout le moins une vérité personnelle, une sincérité, sens qu’a aussi « naïveté » dans les *Essais*, conformément à l’engagement pris dans la page d’accueil du livre qui annonce un autoportrait sans concession : « Mes defauts s’y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l’a permis. » [I, 40, 266 (VS 58)]. Michel Simonin a montré tout ce que cette page célèbre devait à la rhétorique<sup>15</sup>. Faut-il pour autant douter de la « bonne foi » promise par l’auteur au lecteur, et de sa fascination pour la naïve nudité des Indiens du Brésil dont Jean de Léry venait de diffuser les images ? Dans une page du Livre III où Montaigne en viendra à parler, *via* Martial (*non longa satis, non bene crassa*), des faibles proportions de sa *mentula* — dont il fait par exception grief à la nature pour l’avoir « traité illegitamment et incivilement [...] et d’une lesion enormissime » [III, 5, 931 (VS 87)] —, il s’étonnera lui-même d’avoir finalement été à la hauteur d’une naïveté de rêve qu’il avait dû jusque là brider par bienséance : « Ma preface liminere montre que je n’esperois pas tant oser ». Biffé lui aussi, comme le reste de cette phrase ajoutée sur l’Exemplaire de Bordeaux (f° 390), le verbe « oser » avait jusqu’ici échappé aux observateurs<sup>16</sup>.

Dans cette préface (car tel est le nom que lui donne l’auteur), naïveté et bonne foi sont associées. Il en est de même pour la note de lecture synthétique des *Mémoires* de Commynes que Montaigne reproduit à la fin du chapitre « Des livres » comme pièce à conviction : « Vous y trouverez le langage doux et agreable, d’une naïfve simplicité, la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l’auther reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d’affection et d’envie parlant d’autruy » [II, 10, 440-441 (VS 419)] ? Quand il proteste de la bonne foi de son livre et de sa propre quête de naïveté, Montaigne demande à être cru comme il croit, lui, en celles de Commynes.

Il est plus critique envers Guichardin, toujours en même lieu et pour la même sorte de copié-collé : « J’ay aussi remerqué cecy, que de tant d’ames et effects qu’il juge, de tant de mouvemens et conseils, il n’en rapporte jamais un seul à la vertu, religion, et conscience : comme si ces parties là estoient du tout esteintes au monde : et de toutes les actions, pour belles par apparence qu’elles soient d’elles mesmes, il en rejecte la cause à quelque occasion vitieuse, ou à quelque prouffit. Il est

---

<sup>14</sup> Version modernisée d’une copie manuscrite du *Discours de la Servitude Volontaire* datable de 1605 et conservée à la Bibliothèque de Bordeaux, dont le fac-similé intégral et l’édition numérique sont consultables et téléchargeables sur le site des Bibliothèques Virtuelles Humanistes, ci-dessous BVH (<https://montaigne.univ-tours.fr/>).

<sup>15</sup> Michel Simonin, « *Rhetorica ad lectorem* : lecture de l’avertissement des *Essais* », *Montaigne Studies*, 1989, I, p. 61-72.

<sup>16</sup> Voir A. Legros, « ‘Ma préface montre que je n’espérais pas tant oser’, avait écrit Montaigne », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne*, n° 61-62, 2014-1 et 2015-1, p. 83-94.

impossible d'imaginer, que parmi cet infiny nombre d'actions, dequoy il juge, il n'y en ait eu quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion : Cela me fait craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust, et peut estre advenu, qu'il ait estimé d'autruy selon soy. » [II, 10, 440 (VS, 419)].

Parmi les auteurs dont il a apprécié, *a contrario*, la « naïfve simplicité », il faut encore compter Froissard qui, dit-il toujours en même page, « a marché en son entreprise d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faute, il ne craint aucunement de la reconnoistre et corriger, en l'endroit, où il en a esté adverty. » [II, 10, 438 (VS 417)]. Le désordre ainsi introduit dans la narration est pour Montaigne un gage de spontanéité<sup>17</sup>, donc de vérité. Dans un long bilan de lecture qui rappelle ceux qu'on trouve à la fin du chapitre « Des livres », il remarque de même chez Tacite un défaut analogue et somme toute rassurant : « Que ses narrations soient naïfves et droictes, il se pourroit à l'avanture argumenter de cecy mesme : Qu'elles ne s'appliquent pas tousjours exactement aux conclusions de ses jugements : lesquels il suit selon la pente qu'il y a prise, souvent outre la matiere qu'il nous montre : laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. » [III, 8, 987 (VS 941)]. Comme lorsqu'il évoquait Froissard, ne dirait-on pas que Montaigne parle ici, en miroir, de sa propre écriture d'essai ?

Un historien « naïf » est donc un historien « franc » et « droit ». On pourrait même dire « objectif » quand on lit cette appréciation dans la synthèse que Montaigne écrit de sa main sur son César de 1570 à propos du *De bello ciuili* : « Il me samble qu'il ne juge de pompeius que deus fois [...] Ses autres exploits et ses conseils il les narre naïfvement ne leur desrobant rien de leur merite Voire par fois il lui preste des recomandations de quoi il se fut bien passe<sup>18</sup> ». Une telle objectivité n'est pas affaire de style, mais d'honnêteté, de « preud'homie ». Et aussi d'expérience, comme celle, *mutatis mutandis*, qui amène l'auteur du chapitre « Des cannibales » à accréditer la relation orale d'un de ses « gens », un ancien marin normand qui avait séjourné quelque temps en France Antarctique : à la différence des savants « cosmographes », trop universels pour ne pas être incertains, ce « topographe » a simplement témoigné des choses qu'il avait vues et vécues sur cette terre particulière. L'ancien juge a apprécié la véridicité d'un tel témoignage.

Montaigne n'a pas lu « Un cœur simple » — qu'on me permette cette naïveté —, l'un des *Trois contes* de Flaubert. Sinon il aurait sans nul doute, et comme Flaubert sans ironie, inscrit Félicité, la servante imbécile au grand cœur, parmi ces figures sublimes, anonymes et populaires qu'il a appris avec le temps à mieux regarder vivre ou mourir : le laboureur, le cordonnier, le cocher, le muletier, le

---

<sup>17</sup> L'épithète latine de Montaigne soulignera plus tard son *extemporalis facundia*, son éloquence spontanée, sa faculté d'improvisation. Une version préparatoire soulignait de plus sa grande maîtrise du *pro et contra*. Voir à ce sujet mon édition des épithètes de Montaigne : <https://montaigne.univ-tours.fr/category/documents/tombeau/>.

<sup>18</sup> Selon A. Legros, *Montaigne manuscrit*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 617. Voir aussi [http://www.bvh.univ-tours.fr/MONLOE/Cesar\\_1570\\_regul\\_Legros.pdf](http://www.bvh.univ-tours.fr/MONLOE/Cesar_1570_regul_Legros.pdf)

tailleur (dans une lettre à Matignon<sup>19</sup>), le menuisier, le savetier, le mendiant à sa porte, le laquais et la chambrière, le valet qui n'a pas besoin que Léon Hébreu lui apprenne à parler d'amour et encore moins à le faire, le soldat au langage brut et direct, la beurrière ou – mais là, je soupçonne un jeu de mots savant – la fameuse « harangere du petit pont », cette vendeuse de poisson parisienne dont les harangues n'ont rien à envier à celles des maîtres ès arts. Peu importe, après tout, si cette « naïveté » des humbles relève elle aussi d'un *habitus*<sup>20</sup>, dès lors qu'elle confère à ceux qui en sont pourvus une aisance de langage. La même, au fond, que celle qu'on remarque, à l'autre bout de l'échelle sociale, dans le mouvement des dames de la cour qui, lors des danses de parade, « n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et représenter un port naïf et leur grace naturelle. » [II, 10, 432-433 (VS 412)]<sup>21</sup>.

La grâce en moins, mais avec les mêmes mots, c'est cette « naïveté » d'aisance et de nonchalance que Montaigne revendiquait, quelques pages plus haut, pour ce qu'on pourrait aussi appeler le « port » de son écriture (sa *dispositio*) : « À mesme que mes resveries se presentent, je les entasse : tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel et ordinaire ainsi detraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve. » [II, 10, 429 (VS 409)]. Comment avoir quelque chance de se connaître soi-même, sinon en s'autorisant ce « pas naturel et ordinaire » (mêmes mots que pour les dames ci-dessus) qui n'est jamais le même d'une personne à une autre (ce qui vaut signature), d'un élève à un autre, d'un cheval à un autre ? Si la naïveté ainsi conçue révèle à chacun son identité (« grâces miennes et naïves »), c'est en tant qu'elle correspond à cette qualité première que nous appelons aujourd'hui « authenticité ». Socrate lui-même peut servir ici de modèle, qui « quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté et aisance de son progrès. » [III, 8, 987 (VS 941)].

Nulle figure n'incarne mieux l'idéal de « naïve simplicité » que lui, Socrate, en son *Apologie*, telle du moins que l'a rapportée Platon et dont Montaigne, amateur de prosopopées<sup>22</sup>, se plaît à mimer le mouvement à la première personne : « Voyla pas un playdoyé puerile, d'une hauteur inimaginable, veritable, franc et juste au delà de tout exemple, et employé en quelle necessité ? Vrayement ce fut raison, qu'il le preferast à celui, que ce grand Orateur Lysias, avoit mis par escrit pour luy : excellemment façonné au stile judiciaire : mais indigne d'un si noble criminel [...] sa riche et puissante nature, eust elle commis à l'art sa defense : et en son plus haut essay, renoncé à la verité et naïveté, ornemens de son parler, pour se parer du fard, des figures, et feintes, d'une oraison apprinse ? » [III, 12, 1101 (VS 1054)]<sup>23</sup>. À la parfaite maîtrise du logographe, qu'une triple allitération

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 679, et voir [http://www.bvh.univ-tours.fr/MONLOE/LettresAL\\_2regul\\_0913.pdf](http://www.bvh.univ-tours.fr/MONLOE/LettresAL_2regul_0913.pdf). Rappelons ici que l'édition des lettres dans l'ancienne Pléiade et celles qui en sont issues sont plus d'une fois fautives (deux faux avérés, mauvaise lecture de la lettre d'Orléans, etc.).

<sup>20</sup> Dans les deux cas, il peut s'agir, selon M.-L. Demonet, d'une naïveté « apprise », par éducation ou par imitation. La naïveté serait alors de ne pas en avoir conscience.

<sup>21</sup> En commentant ces lignes, Déborah Knop (*La cryptique chez Montaigne*, HAL, 2015, p. 56-57), n'omet pas de signaler toute l'ambiguïté du verbe « représenter ». La naïveté qui se donne en spectacle en est-elle toujours une ?

<sup>22</sup> Voir Blandine Perona, *Prosopopée et persona à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

<sup>23</sup> Le premier point d'interrogation a valeur exclamative.

d'initiales en *f* rend pour ainsi dire sensible (« fard, figures, feintes », antonymes de « naïveté »), Montaigne préfère donc l'amateurisme sublime de celui qui a peut-être perdu sa cause en faisant fi de la rhétorique judiciaire. Mais qu'importe à ses yeux cette funeste issue, si le choix de la « naïveté » était d'abord pour Socrate un choix de « vérité » ?

Qu'on retienne ici la leçon de 1595 (« puerile ») ou celle, plus développée, de l'Exemplaire de Bordeaux (« sec et sain, mais quand et quand naïf et bas »), le modèle paradoxal d'un Socrate<sup>24</sup> enfant brille, en cet avant-dernier chapitre des *Essais*, de sa lumineuse bassesse. Il semble même inspiré de la parole célèbre de Jésus dans l'*Évangile de Matthieu* : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits<sup>25</sup>. » Chacune dans son domaine, la parole socratique et la parole évangélique renversent la hiérarchie des savoirs.

*Nèpioi*, dit la version grecque ; *parvuli*, dit la Vulgate, en usant du diminutif. Ce sont vraiment les très-petits, les *infantes* au sens étymologique, ceux qui n'ont pas acquis la maîtrise, voire les rudiments d'une langue, et ceux qui, adultes, leur ressemblent. — Leur ressemblent et non les imitent, comme font certaines femmes-enfants par simulation : « Je suis fort serviteur de la naïveté et de la liberté : mais il n'y a remède, si elle n'est du tout naïve ou enfantine, elle est inepte, et messeante aux dames en ce commerce : elle gauchit incontinent sur l'impudence. » Par un renversement paradoxal, la naïveté, en quelque sorte « naïvissime », se fait ici qualité supérieure, et pierre de touche de la naïveté véridique : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux<sup>26</sup>. » De tels textes sont bien connus de tous à l'époque de Montaigne, chez qui on ne peut donc exclure *a priori* une imprégnation de la foi ou du moins de la culture chrétienne, qui accorde à la « naïveté » des humbles une grande valeur spirituelle.

Il n'est pas étonnant que les pages du chapitre « De la physionomie » où l'auteur fait l'éloge de Socrate enfant contiennent une allusion aux religieux jésuites qu'il avait visités par trois fois en Italie (à Vérone, Venise et Rome), simples frères « laïcs » ou laïcs qui, renonçant au latin et donc à la prêtrise, étaient appelés communément « ignorantins » bien qu'ils fussent experts dans la fabrication d'onguents parfumés<sup>27</sup> : « J'ay pris plaisir de voir en quelque lieu, écrit Montaigne, des hommes par devotion, faire vœu d'ignorance, comme de chasteté, de pauvreté, de pénitence. » [III, 12, 1084-1085 (VS 1039)]<sup>28</sup>. Et de poursuivre : le vœu de pauvreté, qui avec ceux de chasteté et d'obéissance

---

<sup>24</sup> C'est, résume Francis Goyet (*Les Audaces de la prudence*, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 74), « le héros des non-héros ».

<sup>25</sup> *Évangile de Matthieu*, 11, 25 (selon la *Traduction Œcuménique de la Bible*, 2010). Cf. Vulgate : « Pater Domine caeli et terrae quia abscondisti haec a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis. »

<sup>26</sup> *Évangile de Matthieu*, 10, 14 (*ibid.*). Cf. Vulgate : « sinite parvulos venire ad me et ne prohibueritis eos talium est enim regnum Dei. » On pourrait, comme ci-dessus, traduire le diminutif *parvulos* par « petits enfants »

<sup>27</sup> Cette information vient d'être, à ma demande et après accord des éditeurs scientifiques, insérée dans les notes de la toute dernière édition de Montaigne à la Pléiade. Voir A. Legros, « Jésuites ou Jésuites ? Montaigne entre science et ignorance », *Montaigne Studies*, vol. 15, 2003, p. 131-146.

<sup>28</sup> Montaigne fait de même allusion aux Feuillants, ces austères cisterciens strictement cénobites récemment installés à Bordeaux, quand il écrit à la fin du chapitre « De trois commerces » : « Je n'ay rien jugé de si rude en l'austerité de vie, que nos religieux affectent [*i.e.* recherchent], que ce que je voy en quelqu'une de leurs compagnies, avoir pour règle une perpétuelle société de lieu : et assistance nombreuse entre eux, en quelque action que ce soit. » [III, 3, 870-871 (VS, 829)]. Il aura chez eux son tombeau.



distingue les moines et religieux des clercs séculiers, trouve en effet son accomplissement dans celui d'ignorance.

Cinq lignes plus loin, voici Socrate, le grand petit homme (*the little big man*) qui nous apprend à chercher en nous le peu de « doctrine » dont nous avons besoin pour « vivre à nostre aise ». Peu auparavant, Montaigne l'avait exalté, puis soudain abaissé dans une correction sublime : « [II] se monta, non par boutades [*i.e.* saillies], mais par complexion [*i.e.* tempérament], au dernier point de vigueur. Ou pour mieux dire : il ne monta rien, mais ravala plustost et ramena à son point, originel et naturel, et luy soumit la vigueur, les aspretez et les difficultez. » [III, 12, 1083 (VS 1037)].

« Ravaler », « ramener », plus loin « raller » (*i.e.* s'en retourner), de nouveau « ramener » (du ciel) et « rendre » la sagesse (à l'homme) : Socrate est le sage du retour en arrière, vers le sol, la terre, l'humus, l'homme et l'humilité. En arrière, ou plutôt au-dedans (« Recueillez-vous »), là où subsiste quelque chose de l'enfant qu'on a été, naïf, natif et naturel. Ceux qui l'élèvent jusqu'aux nues ne l'entendent guère, et le suivent moins encore. Dès le début du chapitre, l'auteur parle de lui à cet égard comme d'autres de Jésus : « S'il naissoit à cette heure, quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent. » [III, 12, 1082 (VS 1037)].

Dans un article sur la « simplicité » de Montaigne comme « quête »<sup>29</sup>, sujet bien proche du mien, je viens de m'aviser que Jean Céard avait déjà dit l'essentiel<sup>30</sup> sur ces pages qui opposent Caton, « mont[é] sur ses grand chevaux », toujours tendu vers la perfection, et Socrate qui « ralle à terre [...] d'un pas mol et ordinaire. » Je constate qu'il met, lui aussi (si j'ose dire !), ce propos en relation avec le chapitre « Des vaines subtilitez » : « Les païsants simples, sont honnestes gents : et honnestes gents les Philosophes : ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles. Les mestis, qui ont dedaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu joindre l'autre (le cul entre deux selles : desquels je suis, et tant d'autres) sont dangereux, ineptes, importuns : ceux-cy troublent le monde. Pourtant [*i.e.* C'est pourquoi] de ma part, je me recule tant que je puis, dans le premier et naturel siege, d'où je me suis pour neant essayé de partir. » [I, 54, 332 (VS 313)]<sup>31</sup>.

Au nom du principe de *coincidentia oppositorum*, mais aussi en considération de la controverse théologique qui nourrit les guerres civiles de France, l'auteur veut tendre vers l'ignorance faute d'avoir pu atteindre la science (tels sont les noms de ces deux « selles » ou « sièges », d'inégale hauteur), mais c'est trop tard : demi-savant il est, demi-savant il reste, donc « dangereux, inepte, importun » sauf à mettre en question son prétendu savoir (« que sçay-je ? »).

---

<sup>29</sup> Références *supra*, note 1.

<sup>30</sup> Ainsi que Grandgousier, je m'en réjouis et m'en afflige. Un chapitre des *Essais* s'intitule « Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose »...

<sup>31</sup> A-t-on remarqué que les mots entre parenthèses (« le cul entre deux selles... ») rappellent ceux de Rabelais décrivant, au chapitre 44 du *Cinquiesme Livre* (1564), la position inconfortable que la « noble pontife » Bacbuc impose à Panurge devant la Dive Bouteille : « [elle] luy commanda s'asseoir entre deux scelles le cul à terre, là preparees. Puis desploya son livre ritual, et luy soufflant en l'aureille gausche, le fist chanter une Epilemie, comme s'ensuit. » Affectant en principe la forme d'une bouteille en raison de la différente longueur des vers et remise en fin de volume sur une feuille pliante dans l'édition de 1564 (BnF-Gallica), la « chanson » française s'apparente aux *carmina figurata* des anciens Grecs, sortes de calligrammes en formes d'œuf, de hache ou de syrinx dont Montaigne, au début du chapitre, dénonçait la « vaine subtilité ».

Jetant un pont entre Socrate qui « se ravale » et Montaigne qui « se recule », Céard ne manque pas de rappeler la citation dont use ce dernier en même lieu : « Les simples, dit S. Paul, et les ignorans, s'eslevent et se saisissent du ciel ». Et il conclut, en usant de la prétérition : « La simplicité selon Montaigne est une vertu intellectuelle et morale, pour ne pas dire religieuse<sup>32</sup>. » Telle que Montaigne la décrit, la « naïveté de Socrate » a de fait quelque chose d'évangélique. Logée, non pas « au-delà de la rhétorique »<sup>33</sup>, mais *en-deçà*, tel le discours de Socrate « en rang, et en naïveté bien plus arriere, et plus bas, que les opinions communes », la naïveté « niaise et enfantine » qui ravit Montaigne décourage par avance l'apprentissage comme la contrefaçon. C'est à peine si on peut la nommer, elle est ce « je ne sais quoi<sup>34</sup> » que l'enfant ne savait pas dire et que chacun peut retrouver en soi.

Mais, objectera-t-on, la « naïveté » dont il est question dans les *Essais* n'est-elle pas toujours profane et « laïque », conformément au choix de « style » revendiqué dans « Des prières »<sup>35</sup> ? Trois occurrences me semblent enfreindre ce principe, conformes à ce que Montaigne traducteur avait écrit, en 1569, dans la *Theologie naturelle de Raymond Sebon*, où se trouvent déjà cinq occurrences de cette notion<sup>36</sup>, presque toutes concernant l'Adam prélapsaire, donc l'humain considéré « en son entière et naïfve excellence », en son « ancienne et naïfve condition », en sa « naïfve et naturelle condition », condition dont la « valeur » et la « beauté » se sont, dit Sebond-Montaigne, altérées à la façon d'un vin devenu vinaigre (par mutation, donc, non par chute ou par expulsion). L'une d'elles rappelle cependant, comme le résume la manchette en regard<sup>37</sup>, qu'il « Faut croire la Bible sans argumens », autrement dit par la seule foi, sans l'aide de sciences « estrangeres » (parmi elles, la philosophie...).

Pour en revenir aux *Essais*, on trouve dans le chapitre 11 du Livre II, au détour d'un propos, étymologiquement fondé, sur la « vertu » comme courage, une réflexion qui pourrait étonner de la part d'un auteur qui n'aime pas trop qu'on disserte sur Dieu quand on n'est pas théologien : « il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peut s'exercer sans partie [*i.e.* opposition]. C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, et liberal, et juste, mais nous ne le nommons pas vertueux. Ses operations sont toutes naïfves et sans effort. » [II, 11, 442 (VS 422)]<sup>38</sup>. Sans être à proprement parler une émanation, la Création divine se reconnaît à son

---

<sup>32</sup> J. Céard, art. cit., p. 89 (conclusion).

<sup>33</sup> Voir Marie-Luce Demonet, « Au-delà de la rhétorique. Le vrai et la fiction poétique chez Montaigne », *Rhetorica : A Journal of the History of Rhetoric*, vol. 20, n°4, 2002, p. 357-374.

<sup>34</sup> « L'intuition [d'un] signe certain, au-delà des signes les plus douteux, est aussi un au-delà de la rhétorique vers la conscience de la relation esthétique, que les théoriciens de l'époque appellent volontiers un 'je ne sais quoi' » (M.-L. Demonet, art. cit., p. 359). Dans un sens poétique, mais également mystique, la locution servira aussi à Cyprien de la Nativité (1605-1680) pour traduire, le premier, Jean de la Croix en français : « Pour toute la beauté du monde, jamais je ne me perdrai, mais bien pour un je ne sais quoi que l'on atteint d'aventure ».

<sup>35</sup> Voir Montaigne, *Essais*, I, 56, « Des prières », édition annotée des sept premiers états du texte avec étude de genèse et commentaires, Genève, Droz, 2003, p. 68-77.

<sup>36</sup> Recherche rendue possible grâce à l'édition numérique (avec fac-similé) effectuée par les BVH à partir de l'édition de 1581 : <https://montaigne.univ-tours.fr/category/oeuvres/sebond/>. Le *Journal de voyage* ne contient quant à lui aucune occurrence de « naïf » et de ses dérivés : on peut arguer de cette absence du mot dans un document privé pour souligner, *a contrario*, l'enjeu esthétique et éthique que revêt cette notion dans les *Essais* publiés.

<sup>37</sup> Dans l'une et l'autre édition (1569, 1581), voir le chapitre 214, f° 247 v°.

<sup>38</sup> La distinction ontologique entre Dieu et ses « operations » vient de saint Paul.

évidence pour ainsi dire spontanée. La « naïveté » qu'elle manifeste exclut par définition le travail, la tension et l'étude.

Au Livre III, chapitre 13, Dieu est de nouveau convoqué, cette fois en tant que prescripteur paradoxal, pour rappeler aux contempteurs de la chair que la nature tout entière étant don divin, c'est une obligation religieuse que de ne mépriser aucune partie du corps humain : « Il n'y a piece indigne de nostre soin, en ce present que Dieu nous a fait : nous en devons comte jusques à un poil. Et n'est pas une commission par acquit à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition : Elle est expresse, naïfve et tresprincipale : et nous l'a le Createur donnee serieusement et severement. » [III, 13, 1165 (VS 1114)]. « Vos cheveux mêmes sont tous comptés », dit Jésus dans les *Évangiles de Matthieu et de Luc*. Détournée de son contexte providentialiste, cette parole a-t-elle servi d'intertexte ? Ou bien telle autre parole biblique plus proche de l'injonction ? Je ne sais. La reconnaître en tout cas comme « naïve », c'est ici souligner son caractère à la fois ancien, naturel, fondamental et essentiel, en raison duquel l'homme a non seulement le droit, mais le devoir de jouir de toutes les parties de son être, corps et âme. Au risque de l'oxymore, ainsi parle « l'hédoniste chrétien »<sup>39</sup>.

Enfin, au chapitre 2 de ce même livre III, « Du repentir », ce ne sont plus les opérations ou les prescriptions du Créateur qui sont marquées du sceau de la « naïveté », mais la protestation réitérée de Montaigne lui-même, qui soumet par avance ses « essais » à l'éventuelle correction d'une nouvelle censure ecclésiastique : « Excusons icy ce que je dy souvent, que je me repens rarement<sup>40</sup>, et que ma conscience se contente de soy : non comme de la conscience d'un Ange, ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme. Adjoustant tousjours ce refrain, non un refrain de ceremonie, mais de naïfve et essentielle submission : Que je parle enquerant et ignorant, me rapportant de la resolution, purement et simplement, aux creances communes et legitimes. Je n'enseigne point, je raconte. » [III, 2, 846 (VS 806)].

Si, au nom de la rhétorique comme de tous autres arts ou sciences, nous mettons en doute la sincérité de cette déclaration insistante — et qui n'est pas la seule de ce genre dans les *Essais* —, il nous faudra admettre que ce « refrain » est de pure « ceremonie » et que le commandement divin dont il vient d'être question auparavant n'est qu'une « commission par acquit », bref que Montaigne ment d'un bout à l'autre de son livre, et ce pendant vingt ans, par exemple quand il dit non seulement ne pas avoir une bonne mémoire ni une connaissance minimale des choses communes de la vie ou encore se trouver plutôt joli garçon, car bien proportionné quoique trop petit, mais surtout lorsqu'il déclare détester le mensonge, abhorrer la cruauté, répugner à la torture, plaindre les petits enfants des collègues, être sensible à la souffrance animale, s'indigner du traitement infligé aux peuples d'Amérique par les Espagnols ou aux Juifs par les Portugais, etc.

---

<sup>39</sup> Autrement dit celui qui jouit du présent de la vie (dans les deux sens du mot « présent ») et qui en « rend graces condignes à celui qui nous l'ottroye » [III, 13, 1162 (VS 1112)]. Je fais mienne cette expression de Michel Onfray, auquel je m'accorde sur ce point.

<sup>40</sup> « Rarement », et non pas « jamais », comme on le dit souvent.

Bien que, d'une façon quasi pascalienne et en affirmant que cette position critique mérite au moins d'être testée, je parie sur la sincérité de Montaigne auteur, ou plutôt sur sa quête authentique d'une naïveté idéale dont les *Essais* portent la trace, je reconnais volontiers que les choses ne sont pas si simples. Ne serait-ce qu'en raison de la publication de ce livre, dont je persiste à croire que les plus anciennes pages répondaient à une motivation toute personnelle d'hygiène mentale par l'écriture (avant même d'explorer sur tous sujets une nouvelle façon de « philosopher »), on ne peut exclure qu'une intention politique ait amené l'auteur à fournir de lui un autoportrait moins « naïf » que celui auquel il s'était engagé<sup>41</sup>.

Pour s'en tenir ici à la rhétorique, il faut en outre se rappeler que chez Hermogène de Tarse, bien connu des contemporains de Montaigne<sup>42</sup>, la naïveté (grec *apheleia*, latin *simplicitas*) est une des déclinaisons de l'*èthos* ou caractère, avec, entre autres, la saveur, le charme et la modération ; l'*èthos* lui-même étant une des sept catégories stylistiques qui entrent dans la composition de tous genres de discours à côté, par exemple, de la sincérité ou dévoilement (*alètheia*) et de la grandeur (*megethos*), dont l'âpreté ou rudesse (*trachutès*) est une des caractéristiques. Celle-là même que se reconnaît notre auteur : « mon langage n'a rien de facile et fluide : il est aspre, ayant ses dispositions libres et desreglées : Et me plaist ainsi ; sinon par mon jugement, par mon inclination. » [II, 17, 676 (VS 638)]. La suite le montre très conscient du problème qui se pose à lui comme à nous, ses lecteurs : « Mais je sens bien que par fois je m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir éviter l'art et l'affectation, j'y retombe d'une autre part. »

Belle lucidité ! Une fois qu'on a appris à bien parler et à bien écrire, même quand on veut, comme Montaigne, désapprendre un peu pour trouver son propre style, il est difficile d'échapper à la rhétorique, sinon en se taisant. On a beau la tenir en laisse ou la reléguer à la niche, elle n'en manifeste pas moins, même discrètement, sa présence. Au point que le lecteur par trop avisé des *Essais* risque de tenir pour suspecte toute déclaration que l'auteur présente comme très sincère.

Tel n'est pas mon choix, je cherche « route par ailleurs », comme, je crois, la plupart de ceux qui, loin de toute investigation érudite, lisent encore Montaigne pour qu'il les aide à vivre, et naïvement, guidés par l'empathie.

Alain Legros

CESR, Université François-Rabelais, Tours

---

<sup>41</sup> Voir à ce sujet, et pour faire bonne mesure, P. Desan, *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014. Sur les *Essais* comme offre de service, voir aussi A. Legros, « Montaigne, son livre et son roi », *Studi Francesi*, n° 2, 1997, p. 259-274.

<sup>42</sup> Ouvrage consulté (BnF-Gallica) : Hermogène de Tarse (le Rhéteur), *De dicendi generibus siue formis orationum libris III*, trad. J. Stürm, J. Rihel, 1571, tome B, p. 212 (grec) - 213 (latin).